



## PARDONNEZ-MOI de Maïwenn

ELLE ELLE



Ce qui saute aux yeux, c'est combien les acteurs sont justes. A tel point qu'on oublie que le psychodrame névrotique qui nous est montré est aussi une fiction, que Marie-France Pisier n'est certainement pas la mère de Maïwenn, pas plus que Mélanie Thierry n'est sa sœur ou Pascal Greggory, son père. Il s'agit d'improvisation, explique le dossier de presse. « Pardonnez-moi » est l'autoportrait d'une actrice qui aurait peut-être aimé ne pas l'être. Une actrice lourde de ses sentiments et aussi d'un bébé, embarquée dans ce métier malgré elle. Le film tourne autour des rapports de force et des manipulations en famille. Est-ce celle qui tient la caméra qui manigance les plus grands crimes ? Maïwenn a introduit des images d'archives où on la voit, gamine, faire des essais. Petite fille chafouine qui dit qu'elle ne livrera jamais ses secrets. (Lire aussi p. 80.) A.D.

■ Avec aussi Aurélien Recoing et Hélène de Fougerolles (1 h 28).

« PARDONNEZ-MOI », SON FILM CONFESSION

# MAIWENN ADIEU TRISTESSE

Depuis son one-woman-show à succès, on savait que Maiwenn aimait les défis au singulier. On comprend pourquoi dans ce premier film qu'elle réalise et interprète. Elle s'y délivre de ses souffrances de gamine, sort du silence et des mensonges. Sans aucun pathos. Rencontre.



## MAÏWENN

et la même tête qu'aujourd'hui, ce qui ajoute au trouble du spectateur. Difficile de ne pas frissonner lorsque la voix lui demande quand elle a pleuré pour la dernière fois. « Hier, quand je suis tombée dans le métro », répond l'enfant avec aplomb. « D'où cette marque sur le front », insiste la voix. Et la gamine d'acquiescer.

**Aujourd'hui, Maïwenn ne ment plus. Elle n'est jamais tombée dans le métro. Son père la battait.** Longtemps, elle s'est tue : « Pour le protéger. Parce que je ne lui en veux pas. C'est un homme très pudique, incapable de faire son mea culpa, mais, à travers des cartes postales, des gestes, une brioche offerte et faite de ses propres mains, j'ai compris qu'il regrettait. » Il lui a fallu du temps et une longue analyse. « J'ai cru longtemps que mes failles venaient de mes rapports avec ma mère. De ce qu'elle avait projeté sur moi. Ce que m'a fait mon père, j'arrivais à en parler facilement, donc j'imaginai l'avoir digéré. J'ai commencé à me poser des questions lorsque je suis devenue violente. Il m'arrivait de me taper la tête contre les murs, de casser toutes sortes de choses, de m'automutiler.

« Ce que m'a fait mon père, j'arrivais à en parler facilement, donc j'imaginai l'avoir digéré. »

Le pire, c'est que cela me procurait un certain bien-être. Ma petite enfance est remontée. Lorsque ma mère est partie, il a fait un transfert et rejeté sa haine sur moi. J'étais la tête de Turc, le vilain petit canard, celle qui se faisait humilier constamment. Parfois, je devais rester des heures à genoux, les

mains derrière le dos, d'autres fois le vouvoyer, me priver pour donner à mes frères et sœurs, sans parler des coups. » Une scène du film est suffisamment explicite pour comprendre l'horreur endurée par la petite fille. La seule pour laquelle Maïwenn n'a pas pu se dominer, se laissant totalement submerger par l'émotion. La jeune femme, face à son père, violente une poupée à son effigie. Même à travers l'écran, la tension y est palpable, difficilement soutenable. Mais revenons à la famille : « Le plus terrible, pour moi, était de voir tout l'amour qu'il était capable de donner à mon frère Jowan comme à ma sœur Isild. Moi, j'étais la ratée, celle qui faisait tout mal, comme ma mère, qui avait choisi de faire du cinéma, "un métier de merde". Et pourtant, lorsque Isild a fait ses premiers films, il était tellement fier... »

**La jeune femme a mis longtemps à admettre que son père n'avait pas un comportement normal,** à réaliser que l'on n'avait pas le droit de faire cela à son enfant. D'autant que tout le monde fermait les yeux. A 13 ans, elle comprend qu'elle doit s'éloigner de ce père bourreau, au moment où sa mère décide de refaire sa vie et d'avoir un cinquième enfant. « Paradoxalement, il ne me reste que des bons souvenirs de cette période. Ma mère était partie avec son nouveau mec dans le Marais et nous avait laissés dans l'appartement familial, à Belleville. On faisait les quatre cents coups, on passait nos journées à trouver des astuces pour manger, sortir, s'habiller... Les gens nous aimaient bien. Nous trouvaient attendrissants. On avait table ouverte chez le vendeur de pizzas du coin et séances gratuites à l'UGC Orient-Express voisin... Un jour, une assistante sociale a découvert le pot aux roses. Heureusement. SUITE P. 84

## MAÏWENN

C'est à cette époque que j'ai décroché mon premier grand rôle. En faisant mes bagages, je me rappelle m'être dit que je ne reviendrais jamais. » Elle a tenu promesse. Rencontre et coup de foudre réciproque avec Luc Besson, la jeune fille de 15 ans part s'installer avec le réalisateur de « Nikita ». Un an plus tard naît leur fille, Shana, 14 ans aujourd'hui. Une ravissante gamine aux longs cheveux blonds, qui, elle, n'a jamais pris seule le métro. Obsédée par son enfance chaotique, Maïwenn a tenu à offrir à sa fille un cadre de vie réglé, protégé, comme à Diego, son fils, qui vient de fêter ses 3 ans et dont le parrain n'est autre que Luc Besson. « Du coup, c'est vrai que ma fille n'est pas très indépendante. Quant à mon fils, dès qu'il fait une bêtise, j'éclate de rire... » Des enfants heureux et équilibrés auxquels la réalisatrice a dédié son film, qu'elle a montré en projection privée à sa fille. « Luc et moi lui avons longuement parlé avant. On a insisté sur la différence entre fiction et réalité. On lui a expliqué qu'elle aurait sûrement l'impression de rentrer dans ma tête. Elle a été bouleversée, forcément, mais nous étions là pour elle, nous, ses parents. »

**Longtemps, Maïwenn s'est cherchée :** tour à tour actrice, one-woman-show (son spectacle au Café de la Gare fut un véritable succès), scénariste, photographe... artiste protéiforme. Avec la réalisation, elle a trouvé le moyen d'utiliser tous ses talents, d'assouvir toutes ses ambitions : « C'est incroyable, les ailes que cela donne. Pas une impression de toute-puissance, mais plutôt celle de remplir toutes les cases, de combler toutes mes envies artistiques. » Un film pourtant difficile à monter financièrement, qu'elle a produit en cassant son assurance-vie, exaspérée par la frilosité des producteurs contactés. « Je pouvais comprendre que l'on ne me fasse pas confiance. Difficile de dire oui sur un synopsis de quinze pages à une fille qui n'a jamais fait de film. Alors, j'ai décidé de me lancer seule, avec les moyens du bord. J'ai écrit la trame instinctivement en un mois, dans mon lit. Les comédiens m'ont suivie. Je n'oublierai

jamais Hélène (de Fougerolles) venant à vélo pour ne pas coûter cher à la production, Pascal Greggory prenant sa propre voiture, et Marie-France Pisier voyageant sur sa classe affaires. Je l'ai découvert bien plus tard, car ils ont eu l'élégance de le faire discrètement. » Ce n'est qu'une fois le film terminé et en cours de montage qu'une maison de production, emballée, est entrée dans la partie. Aujourd'hui, ils sont fiers du résultat et prêts à partager sa prochaine aventure. Pour Maïwenn, ce premier long-métrage n'a rien d'une thérapie. Elle s'amuse d'ailleurs en imaginant les titres des futurs articles : « Une petite névrose familiale ! » Ce n'est pas du tout ça. Que ce soit son spectacle ou son long-métrage, elle n'avait d'autre ambition, d'autre envie que d'être reconvenue pour ce qu'elle est. « Evidemment, tout est très inspiré par ma propre histoire, mais quel auteur ne met pas une part de lui-même dans ce qu'il fait ? En ce qui me concerne, mes problèmes familiaux sont restés les mêmes. Quant au titre "Pardonnez-moi", j'ai cru longtemps que c'était ce que je rêvais d'entendre. Mais ce n'est pas une phrase magique. Elle n'efface pas tout. »

**Aujourd'hui, la jeune femme est réconciliée avec la petite fille qu'elle a été.** En visionnant les images, elle l'a trouvée drôle, attendrissante, maligne et gaie. Ce qu'elle a probablement été aussi. En sortant du film, Luc Besson a débarqué chez elle en pleurs. « Je connaissais tes failles et tes douleurs, lui a-t-il dit. Tu as bien fait de ne pas m'écouter lorsque je t'ai déconseillé de te lancer dans cette histoire. Je ne pensais jamais que tu serais assez forte pour en faire un si beau film. » Un acte de contrition. Et une absolution. NATHALIE DUPUIS

« Quant au titre "Pardonnez-moi", j'ai cru longtemps que c'était ce que je rêvais d'entendre. Mais ce n'est pas une phrase magique. Elle n'efface pas tout. »

